

la France en Europe, lorsque la Russie et l'Autriche ne demandaient qu'à se rapprocher de la République.

Le dramaturge Victorien Sardou faisait jouer jadis une pièce dont le héros n'est autre que M. Gambetta lui-même, dit-on, déguisé sous le nom de Rabagas. C'est un avocat révolutionnaire qui mène l'émeute, élève des barricades au grand désespoir du prince. Celui-ci est à la veille d'abandonner la partie, lorsqu'on lui conseille de faire de Rabagas son premier ministre. Cela le brouillera avec les siens, le forcera à devenir un ami de l'ordre. "Il est révolutionnaire, disent les conseillers du prince, parce qu'il n'a rien. Partageons avec lui et il deviendra conservateur. Invitons-le à dîner, dès qu'il en sera, soyez tranquille il ne renversera pas la table!" Le prince suit ce conseil, Rabagas devient premier ministre et finit par sabrer les émeutiers! Si cette théorie de M. Sardou pouvait être vraie, quel bonheur pour la France! La comédie n'est pas encore près de devenir de l'histoire; il est vrai que M. Gambetta s'est brouillé avec ses électeurs, les "gueulards, les esclaves" de Belleville, mais malheureusement, ce ne sont pas les seuls amis compromettants de M. Gambetta; il lui en reste bien d'autres avec lesquels il n'a pas l'air de tenir à se brouiller.

A.-D. DECELLES.

### CHOSSES ET AUTRES

Un journal italien donne sur l'origine de Gambetta, dont il est question dans une autre partie du journal, les détails qui suivent :

"A la fin du premier empire, trois familles italiennes vinrent s'établir à Cahors.

"L'une de ces trois familles était celle de Gambetta. Elle est originaire de Celle-Ligure, petit village situé sur le chemin de la Corniche, entre Gênes et Savonne. Gambetta signifie en italien : petite jambe. La famille qui porte aujourd'hui ce nom s'appelait autrefois Baccho. Le bisaïeul de Léon reçut le sobriquet de Gambetta parce qu'il avait une jambe plus courte que l'autre. Un Baccho qui se disait son proche parent, ayant été au service d'une bande de brigands, fut pris, condamné à mort pour vol, incendie et assassinat, et pendu haut et court sur la place de Gênes. Cet événement tragique décida M. Joseph Baccho à demander l'autorisation de remplacer son nom de Baccho par son surnom de Gambetta. Ce qui lui fut accordé.

"Vers l'an 1818, Jean-Baptiste Gambetta, grand-père de l'ex-dictateur, s'établit à Cahors, où il ouvrit un commerce de faïences, pâtes, huiles, savons, tabacs, fruits secs, fruits confits et autres articles de provenance méridionale.

"Trois enfants encore jeunes l'accompagnaient, Michel, Paul, Joseph. Ce dernier est le père de Léon Gambetta.

"Au bout d'un certain temps le grand-père, J.-B. Gambetta, dont le génie commercial ne pouvait obtenir les faveurs de la fortune, regagna l'Italie où son fils Paul se rendait de temps à autre et où il avait conservé une petite maison pour servir au dépôt des marchandises."

\* \*

Nous nous sommes toujours beaucoup, nous, Canadiens, occupés de la France, intéressés à tout ce qui se passe chez elle. La France ne nous a guère payé de retour, au moins jusqu'à ces derniers temps, comme c'était assez naturel. Nous étions si peu de choses et elle avait tant de sujets de préoccupation en Europe! Mais aujourd'hui, nous ne sommes pas des inconnus pour elle, et tous les jours il est question de nous là-bas.

Les deux derniers courriers d'Europe nous apportent quatre revues dans lesquelles il est question de nos écrivains. Nous avons déjà dit que la *Revue du Monde Catholique* parlait en termes flatteurs de la *Revue Canadienne*, de Montréal, et de nos écrivains en général. Le dernier numéro de l'*Exploration* reproduisait un article de M. Sulte, intitulé : *Une page d'histoire*. Le *Polybiblion* du mois d'octobre consacre une page au volume de poésies de M. Fréchette : *Les Fleurs Boréales*, couronnées par l'Académie française. La *Revue des deux Mondes* s'occupe du *Glossaire franco-canadien*, de M. Dunn. Elle le cite au cours d'une étude sur deux dictionnaires de l'argot et de la langue verte, l'un de M. Lorédon Larchey, et l'autre de M. Rigaud. L'auteur de l'article fait, entre quelques mots de l'argot et des mots tirés du *Glossaire*, des rapprochements assez curieux :

"A ce propos, nous avions récemment l'occasion de feuilleter un petit livre, un *Glossaire franco-canadien*, qui vient en droite ligne de Québec. Et nous remarquons que beaucoup de mots qui sont aujourd'hui de l'argot le plus pur, l'argot le plus pur est l'argot le plus grossier—comme *jaspinier*, par exemple, dans le sens de murmurer, et comme *marginoulette* dans le sens de bouche ou de visage, y figurent, le premier comme importé du picard et le second comme importé du normand. Il est probable cependant que la langue littéraire conti-

nuera de les repousser. Quelques mots dans ce même *Glossaire* ont la mauvaise physionomie des mots de l'argot classique. Tel est avec sa sifflante initiale et ses syllabes sourdes, le mot de *sourlinguer*, dans le sens de rendre quelqu'un à la raison; je ne le trouve ni dans le dictionnaire de M. Rigaud, ni dans le dictionnaire de M. Larchey. Mais j'y trouve en revanche quelques locutions de la forme *être bu*, c'est-à-dire être pris de boisson, ou être *lingé* pour être fourni de linge, qu'il est difficile de ne pas rapprocher des tournures canadiennes suivantes : *être foncé* pour être en fonds et *être fortuné* pour avoir de la fortune. J'y relève une troisième : *être gazetté* pour être mis dans la gazette, dont je rapprocherai la forme et peut-être la date de l'expression d'autrefois *être chansonné*, pour être mis en chanson. Si ce n'était cette dernière, les autres pourraient être considérées comme autant d'anglicismes."

\* \*

On annonçait à Paris, l'été dernier, qu'un musicien de grand talent, Cœdès, venait de perdre la raison. On dut l'enfermer dans une maison de santé. Dans sa folie, le malheureux se croyait riche à millions. Les derniers journaux arrivés de Paris nous apprennent que le célèbre caricaturiste, André Gill, vient d'être atteint d'aliénation mentale, et qu'il se figure, lui aussi, être riche comme Rotschild.

Les cas de folie dans le milieu artistique et littéraire de Paris deviennent de plus en plus nombreux, et la maladie s'attaque à des cerveaux des mieux doués. Il ne faut pas guère s'en étonner lorsqu'on songe à l'atmosphère fiévreuse dans laquelle vit tout ce monde des lettres et des arts. C'est la vie à grandes guides, succédant souvent à la plus noire misère; c'est le travail à outrance et la jouissance effrénée des plaisirs de la vie! Quelle cervelle ne se détraquerait pas au milieu d'une existence aussi surmenée? Et puis il y a cette course à la fortune qui aiguillonne ces natures impressionnables et elles font naufrage sur le désappointement.

Albert Wolf, du *Figaro*, attribue surtout ces cas de folie à l'amour malheureux des richesses. Passons-lui la parole un instant :

"Les journaux annoncent l'état d'aliénation mentale de ce pauvre André Gill, dont les caricatures ont fait rire tout Paris; la nouvelle m'a peu surpris, je l'avoue; de loin j'ai vu venir ce désastre qui me peine, mais dont je ne suis pas étonné; j'ai vu se dessiner le germe de ce mal aux expositions annuelles, quand ce rieur me disait avec conviction :

"—Vous ne rendez pas assez justice à mon immense talent de peintre. Vous y viendrez quand j'aurai un hôtel avenue de Villiers, et que je gagnerai trois cent mille francs par an, comme les camarades."

"Ce que me disait là le pauvre Gill, d'autres, en apparence encore raisonnables, me le répètent à tout instant. Pas plus tard que la semaine dernière, un jeune artiste d'un rare mérite, mais qui sort à peine de la noire misère où il a vécu, m'a fait le même aveu. Il n'y a pas à dire, les cerveaux de nos contemporains sont hantés par la fièvre du million et, du train dont vont les choses, nous aboutirons forcément, avec le temps, à une Société d'aliénés avec le docteur Blanche, à l'Elysée, comme Président de la République des fous, la quatrième et dernière incarnation de cette forme de gouvernement. Peut-être bien la mort intellectuelle de ce pauvre Gill vient-elle un peu de cette République qu'il a tant aimée et à l'avènement de laquelle le pamphlétaire du crayon n'a pas peu contribué.

"La troisième République s'enorgueillit d'avoir pour elle les grandes fortunes! La vérité est que ce n'est pas une République de va-nu-pieds; c'est une République riche et surtout une République d'enrichis. Le républicain de 1881 est un millionnaire, ou il désire le devenir. Je sais bien qu'au fond de la société grouillent toujours des millions de pauvres hères qui se font envoyer sur les pontons pour trois francs par jour.

"Mais encore un coup ce ne sont pas là les républicains modernes; ils sont ailleurs: dans les palais somptueux, dans les grandes compagnies financières, dans les victorias attelées en poste, qui vont à la campagne, dans les landaus à ressorts moelleux qui roulent vers le Bois, dans toutes les grosses affaires, dans toutes les émissions, dans toutes les majorations d'actions, dans tous les conseils d'administration, partout où le fameux million se dessine et où l'amour du lucre éclate avec frénésie.

"Non, je n'entends pas entreprendre ici un pamphlet contre les institutions politiques; je vois plus haut; je cherche à dégager de mon temps, non des conclusions au bénéfice d'une dynastie quelconque, mais au point de vue de la philosophie des peuples en général. Or, pour le moment, en dehors de toute considération spéciale de politique, je vois mon temps ou du moins ceux qui le dirigent, épris d'une seule idée, celle de faire fortune par les moyens les plus rapides; je constate la folie d'argent qui, sous la République, prend des proportions plus grandes encore que sous la monarchie, qui s'empare des cerveaux les plus robustes

et renouvelle dans les beaux quartiers de Paris la fameuse danse autour du veau d'or, dont il est question dans la Bible, au temps des Pharaons.

"Il est un fait incontestable, c'est qu'à aucune époque de l'histoire française, on n'a assisté à une pareille danse des écus. Jamais, au plus fort de la corruption impériale, on n'a vu toutes les classes de la société atteintes de la même folie des millions. Pourquoi les artistes échapperaient-ils seuls à ce fléau? Comment un brave garçon de talent comme Gill, qui est parti en sabots avec ses contemporains, qui tiennent maintenant le haut du pavé, se résignerait-il éternellement à toucher, une fois par semaine, le modeste salaire de son travail. Et qui peut être surpris, si dans le trouble général des intelligences et des consciences, il faut de temps en temps enfermer dans un hospice de fous, un pauvre diable qui a l'ambition du million aussi bien que ses camarades?"

\* \*

La langue française si claire, si philosophique, a parfois des bizarreries. En voici qui ressortent de la question suivante, posée par un journal français :

"Pourquoi, dans "sens commun", le mot *sens* se prononce-t-il *san* : et pourquoi ce même mot se prononce-t-il *sance*, dans "sens moral?"

\* \*

Le *Figaro* parle de l'arrivée de la princesse de Galles à Paris, à laquelle le grand monde a fait fête.

"Peut-être s'embellit-il par amour-propre national, dit cette feuille, pour saluer l'arrivée de la princesse de Galles, "cette tant douce beauté, fille du roi de la Mer," qui ajoute, quand elle paraît, une lueur de poésie au cadre qui l'environne.

"On l'a vue au bois hier et aujourd'hui. Beaucoup de voitures très fringantes et vraiment de bon style, rendaient à l'allée des Acacias sa physionomie mondaine. Les toilettes d'automne très réussies.

"Où vont-elles chercher des choses si nouvelles, ces jolies femmes?

"J'indique un petit costume demi-Louis XV et demi-moderne en drap gris de souris effrayée, garni sur la jupe, au corsage et à la veste, d'une broderie épaisse et précieuse comme de l'orfèvrerie—en soie d'argent sur drap souris."

Cette couleur, gris de souris effrayée, me laisse rêveur. Il faut absolument que j'en attrape une pour la voir cette couleur.

\* \*

Un mot sur la mode d'automne à Paris :

"Beaucoup de costumes de laine d'une touchante austérité, faisant songer avec leurs teintes carmélite, évêque, capucin, bleue sombre et noire, à Mme La Vallière ou aux chanoinesses de Remiremont."

\* \*

On fait de l'esprit de nos jours, mais nous doutons qu'on arrive à d'aussi jolis résultats que le chevalier de Boufflers, qui vivait il y a cent ans.

Une dame lui demandait pourquoi il avait deux montres. Il répondit :

—L'une avance, l'autre retarde. Je regarde la première quand je vais vous voir, et la seconde quand il faut vous quitter.

Je crois même qu'il a répondu en vers—mais la poésie, cette fois là, était dans le cœur plutôt que dans les mots.

"UN COUP DE MAIN," tableau de M. Renouf

(Voir gravure)

Un grand-père et une petite-fille. Pendant que le bonhomme tire la grosse rame, la petite fillette, de ses petites menottes, cherche à lui donner assistance. Cela s'appelle très spirituellement : *Le coup de main*.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet : Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante. Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cette établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine.—J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.